

## Études littéraires africaines

DJUNGU-SIMBA K. (Charles) (textes réunis par -), *Le Pouvoir de dire, la force de montrer. La Parole aux écrivains de la RDC*. Préface de Locha Mateso. Enghien : les éditions du Pangolin, 2013, 76 p., ill. – ISBN 2-87467-007-3



Pierre Halen

Numéro 37, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1026272ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1026272ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Halen, P. (2014). Compte rendu de [DJUNGU-SIMBA K. (Charles) (textes réunis par -), *Le Pouvoir de dire, la force de montrer. La Parole aux écrivains de la RDC*. Préface de Locha Mateso. Enghien : les éditions du Pangolin, 2013, 76 p., ill. – ISBN 2-87467-007-3]. *Études littéraires africaines*, (37), 204–205. <https://doi.org/10.7202/1026272ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

DJUNGU-SIMBA K. (CHARLES) (TEXTES RÉUNIS PAR -), *LE POUVOIR DE DIRE, LA FORCE DE MONTRER. LA PAROLE AUX ÉCRIVAINS DE LA RDC*. PRÉFACE DE LOCHA MATESO. ENGHEN : LES ÉDITIONS DU PANGOLIN, 2013, 76 P., ILL. – ISBN 2-87467-007-3.

Quatorze écrivains de la RD Congo répondent de manière libre à deux questions : « – Être écrivain congolais : *une responsabilité particulière ?* – J'écris. *Pourquoi ? pour qui ?* ». Charles Djungu-Simba a ainsi voulu conserver la mémoire du « grand parloir des écrivains congolais » organisé en 2007 dans le cadre de l'opération « Yambi » à Bruxelles. On y trouve des déclarations de Charles Djungu-Simba lui-même, Jean-Claude Kangomba, Vincent Lombume, Muepu Mwamba, Mukala Kadima-Nzuji, Mulongo Kalonda, Pierre Mumbere, Maria-Louise Bibish Mumbu, Thierry N'landu, Georges Ngal, Pie Tshibanda, José Tshisungu, Antoine Tshitungu, André Yoka. Manquent à l'appel, comme le regrette l'avant-propos, « certains ténors » de la littérature congolaise, mais l'ensemble, assez divers, est tout de même assez représentatif. Dans sa préface (p. 9-12), Locha Mateso regrette quant à lui que les « critiques littéraires [...] restent tragiquement silencieux » en RD Congo, affirmation qui étonne au vu du très grand nombre de travaux universitaires réalisés dans le pays à propos des auteurs nationaux, mais qui se comprend davantage sans doute en fonction du rôle de la presse. Le préfacier pose deux autres questions intéressantes, à savoir celle du déséquilibre entre les deux Congo du point de vue de la réception critique par le « monde littéraire » (mais ne fallait-il pas aussi poser la question du déséquilibre en les deux pays du point de vue de la « production » ?), et celle du déséquilibre entre la réception internationale de la littérature et celle des arts non-verbaux en provenance de la RDC. Involontairement sans doute, en reprenant le terme à la mode de *domestication*, il semble encourager lui-même la marginalisation qu'il dénonce en « di[sant] toute l'importance de travailler à la domestication des critères de normalisation de la littérarité dans la société congolaise ». C'est là un double refrain pour le moins connu dans l'histoire de la critique nationale : protester contre un « enclavement », mais, paradoxalement, réclamer toujours plus d'endogénie et soupçonner implicitement de quelque trahison « la stratégie d'aspiration des individualités extraverties par les foyers culturels universalistes ». On voit donc ressurgir assez logiquement la vieille référence sartrienne (qui n'est pas précisément « endogène », pourtant), le rappel de « la mission sociale de l'écrivain », « le refus obstiné de la gratuité ou même de la pureté » : rien ne semble avoir beaucoup bougé depuis le débat

entre « concrétistes » et « élitistes » dans le pays, débat lui-même héritier direct des discussions de l'intelligentsia culturelle coloniale.

Pour le reste, on parcourra avec intérêt ces déclarations variées, toutes de l'ordre d'une poétique, qui témoignent d'un état du champ et parfois nous en apprennent au sujet des parcours individuels. Ceci, pour l'historien de la littérature. Chaque auteur à sa manière y expose son point de vue, les uns dans une posture plus « modeste », effectivement, que les autres. Une seule femme dans cet ensemble, mais ce n'est sûrement pas le résultat d'une discrimination de la part de l'éditeur : plutôt une question qui reste à poser. Un regret : qu'on n'en ait pas profité pour produire des bibliographies plus exactes ; ainsi, la fameuse coquille *Misère au point / poing* pour tel titre de Kangomba se retrouve telle quelle : c'est aussi ainsi, malheureusement, qu'on produit de l'illégitimité.

■ Pierre HALEN

EHORA (EFFOH CLÉMENT), *ROMAN AFRICAIN ET ESTHÉTIQUE DU CONTE*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. CRITIQUES LITTÉRAIRES, 2013, 240 P. – ISBN 978-2-343-02280-2.

Cet essai s'intéresse à l'importance du conte dans le roman africain. Il se situe ainsi à son tour au « carrefour de l'oral et de l'écrit », pour emprunter un titre de N. Kazi-Tani, *Roman africain de langue française au carrefour de l'oral et de l'écrit* (1995), et dans le prolongement de nombreux autres critiques comme Mohamadou Kane (1975) ou Amadou Koné (1985). La contribution d'Effoh Clément Ehora consiste à montrer la manière dont le conte féconde le roman : « Autrement dit, comment les romanciers africains exploitent-ils les techniques et les procédés narratifs du conte traditionnel ? Par quel moyen le conte *informe-t-il* et renouvelle-t-il l'écriture romanesque africaine ? Quelle est la nature des nouvelles formes romanesques nées de l'hybridation des formes, genres et des discours ? » (p. 18). À cet effet, l'auteur a étudié un échantillon de romans écrits entre 1950 et 2000, tels que *L'Ivrogne dans la brousse* d'Amos Tutuola (1952), *Maimouna* d'Abdoulaye Sadjji (1953), *Le Monde s'effondre* de Chinua Achebe (1958), *La Vie et demie* de Sony Labou Tansi (1976), *En attendant le vote des bêtes sauvages* d'Ahmadou Kourouma et *Les Naufragés de l'intelligence* de Jean-Marie Afiassi (2000), entre autres.

E.C. Ehora étudie la manière dont le conte *in-forme* le roman africain, au sens où il lui suggère, voire lui impose sa forme (p. 21).